

EDOUARD TAVAN

Souvenirs.

On me demande de dire tout simplement les souvenirs que m'a laissés Edouard Tavan, alors qu'il était mon professeur de latin au Gymnase. "Dire tout simplement mes souvenirs!" La question est-elle naïve ou malicieuse? Je pense en tous cas qu'il est plus facile de la formuler que d'y répondre.

A cinquante ans et plus de distance n'est-il pas bien difficile de fixer des images que l'on entrevoit papillonnant dans le poudroie-ment doré des jeunes années. Il faut si peu pour fausser la courbe et la place d'une ligne et la vérité de la perspective. Quant à ana-lyser à distance les éléments d'une harmonie et la recomposer n'est-ce pas une entreprise impossible?

Enfin puisque je tente un effort, je me garderai de présenter un portrait exact.

Dans le temps, au temps de nos grand'mères, avec des ciseaux fins, on découpait des silhouettes dans un morceau de papier. Le décou-page avait les traits, le port de tête, les gestes, les vêtements d'un personnage bien déterminé. On voyait les boutons du gilet et les déchirures du pantalon.

Je me déclare incapable de préciser ainsi les traits de mon pro-fesseur. Et même, si je m'y croyais habile, j'y renoncerais, crai-gnant de renouveler le désastre de l'entomologiste et de la collection de papillons. A force de précautions et de soins, le spécialiste réus-sit à conserver les reflets métalliques et l'étincellement des cou-leurs. Mais qu'est devenue la vie palpitante et sa fantaisie sous le soleil et parmi les fleurs? Sous leurs verres et l'alignement des séries de boîtes, on ne voit rien d'autre que de petits cadavres

rigides, bien en ordre et percés chacun d'une épingle.

Si je tente un effort, ce sera pour apporter quelques impressions conservées par ma mémoire et suivre le retentissement qu'elles ont prolongé dans ma vie. Que l'on ne cherche donc pas ici une réalité objective, historique et scientifique, si je puis m'exprimer ainsi. Je le regrette, ce n'est pas ce qui peut m'intéresser.

Ceci dit, et c'était simple probité de la faire, voici ces souvenirs.

Je me suis assis dans une classe, parmi d'autres élèves pour une heure de latin.

Quelle classe? Je sais qu'elle se trouvait dans les bâtiments universitaires, dont nous n'étions pas peu fiers, de fouler les corridors, nous prenant pour de véritables étudiants. Mais la classe, je ne l'a vois plus; je ne sais même pas si elle donnait sur les Bastions ou sur la rue de Candolle. C'est une classe quelconque, et de ma place je ne découvre rien, ni le ciel, ni des maisons, ni des arbres.

Et les camarades?— Les camarades, si je les cherche je puis facilement les retrouver ailleurs; mais il faut supposer que pendant la leçon à laquelle j'assiste ils ne m'intéressent pas.

On traduit une épître d'Horace.

Il est question du père du poète, qui a été esclave et affranchi par la suite. C'est en somme un très humble personnage; mais avec quel ferveur son fils en parle. Malgré le modicité de ses ressources le père fait suivre les meilleures écoles à son fils. Il y a plus: il accompagne ce dernier, comme le faisaient les esclaves des petits patriens, compagnons de ce fils. C'est lui-même, le père, qui porte les livres et la table à calculer, et je ne sais trop quel matériel scolaire. Mais, tandis que les esclaves assistent passivement ou bien tuent le temps par quelque jeu qui n'a rien à faire avec la matière traitée, lui, le père, suit de toute l'intensité de son attention, afin de pouvoir ensuite servir de répétiteur à son fils.

Et maintenant me voici, moi, qui assiste à la leçon de Tavan et qui rêve : Ah! avoir des enfants et mériter les éloges dont le poète adresse l'hommage à son père. Mais comment s'y prendre pour sette éducation, pour éveiller l'intérêt, pour soutenir l'effort? Evidemment pas par la réprimande et encore moins par l'emportement. Les criailleries c'est la grêle qui meurtrit, et l'humidité qu'elle apporte ne compense pas et ne guérit pas les meurtrissures infligées. Que la pédagogie est difficile et quelle patience elle demande! Je poursuis ma rêverie; je confronte mes expériences avec le passé et le présent. Je me surprends formulant des préceptes et esquissant presque un traité de pédagogie.

Une autre leçon.

C'est toujours Horace qu'on interprète; mais ce n'est plus d'une épître qu'il s'agit; nous lisons cette ode adressée à Mécène et qui parle de la course au bonheur.

"O Mécène, toi, le descendant d'une race royale, il est des hommes qui se plaisent à prendre part aux courses de chevaux..."

Je ne pense pas rapporter la traduction de M. Tavan. Le souvenir a dû s'en effacer. C'est une interprétation approximative, puisée librement dans des souvenirs plus ou moins exacts.

Et me voici moi-même, assis à côté du poète, sur les gradins de l'amphithéâtre. Dans l'arène les chars soulèvent des nuages de poussière. A l'endroit où les concurrents doublent le stade, se dresse la borne qu'il faut savoir frôler, pour gagner de l'avance; mais malheur au disgrâcié qui heurte l'obstacle, il est précépité sous les roues et piétiné par les chevaux. Les cochers se penchent, ils fouaillent leur attelage du fouet et de la voix. Hurrah! ils ont évité le danger et la piste est libre devant eux; il ne s'agit plus que de donner tout son effort, de courir droit au but et de l'atteindre le premier. La foule passionnée par la hardiesse et l'habileté des cochers et par la rapidité des chevaux prend part, en poussant des

vociférations.

Maintenant, poursuit le texte d'Horace, aux courses du cirque d'autres préfèrent les luttes politiques.

Et voici les vertus qui élèvent l'orateur au-dessus des flots frémissants de la foule. Voici le tribun qui cherche à capter les coeurs, à les passions de la plèbe, à diriger sa fougue.

Mais le poète fait surgir un autre tableau. Loin de toutes les agitations, dans la solitude et le silence, il se présente lui-même en train de composer des vers.

La course au bonheur et cette borne qu'il s'agit d'éviter de l'essieu brûlant de sa roue, quel thème à méditations. Rien d'étonnant à ce que celles-ci se prolongent au delà de l'heure consacrée au latin et même au delà des années du gymnase.

Me voici arrivé au temps de mes études de théologie et ma route a croisé celle du Christ. Je compose mon premier sermon, ou l'un des premiers, sur ce bonheur que les hommes ont poursuivi de tous temps et continuent à poursuivre. Mon attention a évidemment franchi les siècles et ce n'est plus avant tout des contemporains d'Horace qu'elle se préoccupe. Mais les passions des hommes n'ont-elles pas toujours des points de contact entre elles et c'est encore de la borne du stade que part ma méditation, de cet obstacle que doit éviter l'essieu brûlant de char antique.

Je pourrais chercher d'autres exemples de leçons et même multiplier les heures de cours! A quoi bon? J'ai suffisamment montré que l'ambiance où je revois mon professeur est autre que la salle de cours quelconque et la présence des camarades, auxquels je ne prends pas garde.

Cependant, tandis que je suis le fil de mes visions intérieures, l'image de celui qui les fait naître se précise à mes yeux.

Au temps où je fréquentais le Gymnase et portais la casquette bleue, il y avait à Pédagogia un gros registre relié de vert, que

nous nommions le Falot. Or entre autres caricatures et parmi les écrits divers, ce volume contenait un tout petit rectangle de papier provenant peut-être bien d'un cahier de cours. Et ce papier, large de huit centimètres environs et haut de quatre est étroitement lié à la vision qui m'apparaît.

Ce bout de papier portait une sorte de graffito à l'encre: non pas un dessin affichant des prétentions artistiques, mais un simple gribouillage, jeté d'une encre hâtive et comme par mégarde. Pourtant cette caricature forçait l'attention et faisait sourire, ne manquant ni de vérité, ni d'esprit.

Point de signature et, de mon temps, on ignorait tout du dessinateur.

Le graffito montrait deux visages décapités, posés l'un à côté de l'autre, l'un barbu à l'exès et couronné d'une épaisse chevelure, l'autre rasé et tondu de près. Sous le premier on lisait "T'avant" et sous le deuxième "T'après".

Le document faisait-il allusion à un épisode historique? Sur ce point nous n'en savions pas davantage que sur le dessinateur, et je dois avouer que nous ne nous en préoccupions guère.

"T'avant". La figure ronde entourée de griffonnages en tortillis, simulant l'épaisseur de la barbe et des cheveux, je la revois exactement. Et c'est bien Barbochon, comme nous appelions notre professeur. Je me sens même tout ému, tandis que je considère cette évocation, car il se passe quelque chose comme un sortilège. Oui les yeux se mettent à sourire, d'un sourire bienveillant, le visage se colore et même se congestionne un peu, au milieu de tout ce noir de la barbe et des cheveux; le nez est un peu épais, la bouche, charnue et rouge écarmin, parle et la voix ne manque pas de douceur et d'agrément.

Les camarades faisaient certains reproches à notre professeur. "Il suit avec le doigt sur sa "juxta" disaient-ils et ne sait nous donner que le mot à mot. Et puis le voici tout tremblant, lorsque

quelqu'un ouvre son canif, pour tailler ses crayons; il ne peut supporter de voir briller l'acier d'une lame, fut-elle minuscule". Je me souviens de ces dires; mais je dois avouer que je n'en ai jamais contrôlé la réalité. Je pensais que beaucoup d'élèves croiraient déroger s'ils n'exaltaient ou ne critiquaient leurs professeurs et que ces jugements sévères ou ces éloges, qui sont soumis à une vraie mode, n'ont pas d'importance.

Tavan n'était pas un violent qui secoue son auditeur et le force à marcher dans une direction bien déterminée; c'était bien plutôt un timide et un rêveur, qui propose ses idées. Mais il faisait bon de le suivre.

Au fond n'y a-t-il pas deux types de professeurs : celui qui impose sa manière de voir et se démène en conséquence et celui qui s'efface pour laisser parler le texte? Or, l'important pour qui veut s'initier à une littérature quelconque c'est, non pas de savoir l'opinion de tel ou tel sur le sujet mais bien plutôt de prendre contact avec les textes, de communiquer directement avec les auteurs et de vibrer enfin au souffle de leurs paroles et de leurs sentiments. Or c'était précisément ce qui m'arrivait dans les leçons de Tavan. Son idéal n'était pas tant de définir, de professer et de pérorer; mais bien plutôt de laisser l'antiquité classique s'imposer par elle-même.

J'ai eu des professeurs de latin divers et qui passaient pour des hommes compétents; mais avec aucun d'eux je ne me suis senti si près d'Horace, par exemple, qu'avec Tavan. Jamais je n'ai eu l'impression d'un hiatus entre les textes et ses traductions, entre ses commentaires et les poèmes, quand il est si facile que l'incompréhension du guide heurte notre sensibilité. Rien d'étonnant à cela, du reste, Tavan ayant plus que beaucoup d'autres goûté et senti la perfection de l'antiquité latine. La coupe d'onyx est là pour le prouver.

Je ne me pose pas en juge, je ne m'en sens pas la compétence,

et je ne voudrais heurter ou attrister aucune autorité qui aurait prononcé un jugement sévère sur les déficits pédagogiques de Tavan. Mais on me permettra bien de déclarer que comme professeur de latin il a été parfaitement approprié à mes besoins et à ma rêverie et que je ne saurai en imaginer un meilleur.

Maintenant, si vous me demandez ou désirez savoir l'apport de Tavan à mes connaissances en fait de syntaxe et de grammaire, je vous satisferai en deux mots. D'abord mon bagage n'est pas bien lourd en cette matière. Ensuite, tout ce qui me reste il me semble que je puis en faire remonter la source à mon premier maître de latin, en cinquième classe du Collège. Sans doute ces premières bases ont dû se compléter et s'affermir au cours de nos interprétations et de nos compositions au Gymnase et de ce fait je dois, peut-être bien, à Tavan, plus de connaissances grammaticales que je ne l'imagine. Mais cet enrichissement s'accomplissait en quelque sorte automatiquement, et je n'en ai pas gardé le souvenir; l'intérêt était ailleurs.

Maintenant il y a encore autre chose qui m'attirait dans mon professeur. Ce n'était pas seulement l'antiquité latine que je me plaisais à rechercher et à trouver en lui, c'était encore le présent, c'est-à-dire la poésie tout court, ou, si vous préférez, le poète lui-même.

On se souvient des Oisillons du Petit Bois d'une ballade en prose des Lettres de mon moulin. Par un beau jour d'été ils ont vu un étrange seigneur, portant culotte d'argent, venir troubler leur quiétude. Pleins d'émoi, ils ont demandé: Qu'est-ce que c'est? Et chacun et tous ont émis des suppositions contradictoires, en sorte que le débat aurait pu se prolonger sans fin. Mais un vieux rossignol les mit tous d'accord. Au printemps, il avait niché dans le jardin de la sous-préfecture, et, avec l'autorité que donne l'expérience il déclara péremptoirement: "C'est un sous-préfet!". Alors, sans y comprendre peut-être

grand'chose tous les Oisillons du Petit Bois répètent en chœur, répèteront sous la feuillée : C'est un sous-préfet! C'est un sous-préfet.

Comme les Oisillons du Petit Bois, et peut-être bien sans y comprendre davantage, sans exception, dans nos conversations journalières nous allions répétant, au sujet de notre professeur que c'était un poète. La question ne se discutant pas. "C'est un poète! c'est un poète!"

Était-ce un vieux rossignol qui nous avait fait la leçon, ou était-ce le charme qui émanait de la personne de Tavan qui avait opéré comme un sortilège? Il y a tant d'espèces de sortilèges. Je serais bien emprunté de le dire,

Mais voici les faits: Nous étions en 83-84, et comme "Fleurs de rive" ne parut qu'en 89, nous n'avions rien lu de cette oeuvre poétique, qui nous a été familière depuis, à toute notre génération.

Quand, vers cette même époque, un hasard me mit entre les mains deux numéros lithographiés d'une Revue de Pédagogie et que j'y trouvai deux longs poèmes signés Edouard Tavan, ce ne fut pas une révélation. Nous savions que notre professeur avait été poedagogien et même un des membres fondateurs de la société. Je pensai simplement que ces nombreux vers (deux sortes d'épopées) racontant des courses de montagne, le poedagogien avait dû les composer pour une séance comme travail imposé. Puisque Tavan était poète il devait l'être déjà lorsqu'il portait la casquette bleue; comme d'autres écrivaient des essais en prose lui avait composé des vers.

Un écho de l'activité littéraire et poétique de notre professeur me parvint une fois par l'intermédiaire de son pensionnaire. Ce dernier était un garçon long, sec et positif. Il était féru de sciences naturelles et fort occupé aussi à des travaux de terrassement, pour créer, dans la villa de Champel, un chemin qui descendit jusqu'à l'Arve. Donc un jour, délaissant la description de ses prouesses d'ingénieur et du tunnel qu'il perçait dans le puding de la moraine, il

aborda un tout autre sujet. Sur un ton de mystère et de conviction qui me frappa, "Hier soir, dit-il, Barbochon est descendu à l'Institut, pour y lire des vers. Et Niax (c'est ainsi que nous nommions M. Duval-lard, notre professeur de grec).. Niax, qui présidait, a déclaré que son poème, Les douleurs du taureau, était une oeuvre remarquable".

Cette information ne m'apportait rien de bien nouveau; elle ne m'initiait en rien aux mystères de l'âme ou aux beautés de l'oeuvre c'était le refrain habituel. Mais une fois au moins Edouard Tavan de-vait m'apparaître comme couronné de l'aurole.

Nous allions être en vacances le lendemain et au début de sa le-çon, notre maître nous dit: "Il ne vaut pas la peine d'entreprendre une nouvelle traduction aujourd'hui, nous n'aurions pas le temps de l'achever; pour occuper notre temps, je vais vous lire quelques poèmes japonais".

Des poèmes japonais, quelle aubaine! Depuis mon enfance j'ai tou-jours eu une dilection particulière pour tout ce qui était japonais. J'achetais tout ce que je pouvais, des vases japonais, des plateaux et des éventails qui se vendaient à Old England; je montais fréquem-ment jusqu'au magasin spécial que se trouvait en face de l'Eglise an-glaise, à l'angle de la rue du Mont-Blanc et de ce que je ne pouvais pas me procurer, j'emportais l'image gravée dans ma mémoire. J'avais à mainte reprise remarqué parmi les élégances et la légèreté des déco-rations japonaises certaines inscriptions qui devaient être des vers; mais je n'avais jamais eu l'occasion d'entendre ou de lire des traduc-tions de poèmes japonais.

Que fut cette heure offerte par Tavan? Il y a si longtemps que je ne me rappelle plus les détails. Fut-ce seulement une suite de hai Kai. Je pense plutôt que nous entendîmes des pièces d'une large enver-gure. J'ai conservé une impression de ciel printanier et de chants d'oiseaux parmi les bambous au clair feuillage. En tous cas, j'écou-tai avec enchantement et conservai à notre professeur de latin une

dilection particulière pour ce voyage imprévu, loin de la routine, vers la poésie de l'Orient ou encore vers la poésie tout court.

Je termine.

On dit que la jeunesse est ingrate et c'est bien possible; mais c'est très explicable et, je l'espère, excusable. Elle a tout à découvrir la jeunesse et tout à examiner, qu'elle n'a pas le temps de prendre garde au guide qu'elle suit, au maître qu'elle écoute. Puis quand il s'agit de faire le compte des richesses acquises, comment regarder au delà du travail absorbant, pour remonter aux sources. On s'imagine donc avoir tout découvert et tout acquis par soi-même, sans le secours de personne. C'est seulement lorsque les années ont passé et qu'on a vieilli, c'est seulement quand, pour une raison ou une autre, on a été appelé à regarder en arrière, à mesurer l'apport des prédécesseurs et le peu qu'on a ajouté soi-même, c'est seulement alors qu'on se rend compte.

Somme toute, on a fait comme beaucoup, pour ne pas dire comme tout le monde. On a contracté des dettes dont on ne s'est même pas rendu compte. On a vécu et on continue à vivre de travail et de l'exemple des autres et l'on ne songe même pas à remercier.

Quant à moi, je crois bien que j'ai été plus inattentif que beaucoup et je reste confondu de mon ingratitude.

Barbochon! Jamais je ne me serais imaginé le retrouver si vivant au fond de ma mémoire et je suis plein de stupeur de voir la place qu'il a occupée dans ma vie, en sorte qu'il se mêle encore aujourd'hui à ma pensée.

"Tavan"! Le griffonnage malicieux et peut-être ému d'un inconnu. Je le fixe avec les yeux de la mémoire et le sortilège opère à nouveau. Dans l'encadrement épais et noir de la barbe et des cheveux le visage se colore, pour ne pas dire qu'il se congestionne. Les yeux sourient pleins de bienveillance et de malice. Le nez est un peu gros. Les lèvres sont très rouges. et la bouche épaisse parle douce-

11

ment. C'est toute l'antiquité et même la poésie tout court qui me parlent par cette bouche.

Je vais dire une énormité. Pourquoi pas, si on consent à la prendre "cum grano salis"? Je ne connais pas l'iconographie d'Horace et même je ne me soucierais pas d'en faire la connaissance; mais je prétendrais volontiers que Tavan ressemblait à Horace. Je me persuade même que notre professeur avait un peu de conjonctivite et que le trait rouge qui cerclait ses yeux achève la ressemblance avec le poète latin, car on se souvient que ce dernier a toujours été affecté par la délicatesse de ses yeux qui étaient quelque peu chassieux.

Maintenant il ne me reste plus qu'à remercier celle qui m'a demandé ces souvenirs; elle m'a appris bien des choses.